

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Oswald MATHEY

Un ami : II. Conversion

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 1, p. 181-188

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

UN AMI

II. Conversion

Pour satisfaire une telle ardeur, le misérable volume, que l'on me donnait chaque semaine, était de faible ressource. Aussi, à peine achevé, le passais-je successivement à une demi-douzaine de camarades, qui, en retour, me prêtaient les leurs. Ils me les prêtèrent encore après la désastreuse visite du Surveillant. Mais je sentis bientôt leur dévouement se lasser de n'être jamais payé que par une platonique reconnaissance.

On est amé tant c'om fait fruit
dit avec trop de raison le vieux poète. Comme je ne

pouvais plus « faire fruit », je vis arriver le moment où l'égoïsme de mes associés me couperait les vivres. Il faudrait alors passer l'année avec des livres de classe. La perspective d'un pareil tête-à-tête éleva mon cœur à un degré d'héroïsme, auquel je ne me croyais pas fait pour atteindre.

Je résolus de mordre aux lectures sérieuses, et, afin de conserver quelque mérite au sacrifice, d'y mordre avant que les romans me fissent absolument défaut.

Informé de cette détermination, l'Inspecteur me félicita, m'encouragea, me rendit le « *Loup blanc*. »

Pauvre livre ! avec quelle émotion je le revis ! J'achevai de le lire ; je le relus. En signe d'adieu, j'inscrivis mon nom sur plus d'une page. Terrible fut la tentation que j'éprouvai de l'échanger contre un autre roman. Grâce à Dieu, le désir de tenir ma parole en triompha, mais, là, tout juste...

Un beau jour, mon bouquin sous le bras, aussi morne qu'au lendemain de carnaval, je me rendis à la Bibliothèque. Assiégée par une vingtaine d'élèves, elle était protégée contre tout péril d'invasion par une table, placée en travers de la porte. Pour la première fois, je n'essayai pas de me faufiler au premier rang. Je n'étais pas pressé.

Par quel funeste concours de circonstances, tout Féval fut-il demandé ce jour là ? Je ne sais. Mais la *Fée des Grèves*, la *Reine des Epées*, les *Couteaux d'or*, la *Quittance de Minuit*, etc. tout y passa. Chacun de ces noms me frappait au cœur. Dans la voix qui les prononçait, je trouvais quelque chose de railleur et de provoquant. Si je ne m'étais pas senti un peu faible des reins pour tenter une vengeance, je me serais

jeté sur mes plus chers camarades, pour leur arracher le Féval qu'ils emportaient avec un plaisir insultant à ma peine. Personne ne me craignait, je dus en silence dévorer mon affront.

Le supplice n'était pas fini. Les œuvres les plus intéressantes de Lamothe défilèrent avec *Mathias Sandorff* et *Michel Strogoff* de Jules Verne ; puis ce fut le tour des autres romanciers. Jusqu'à Guenot, tout me faisait envie.

Le nom de *Fenimore Cooper*, heureusement prononcé, détourna le cours de mes tristes réflexions pour me replonger dans les souvenirs. Bien souvent j'avais rêvé à ses chasses indiennes, à travers les forêts du nouveau monde. Le *Dernier des Mohicans* et la *Longue Carabine* étaient pour moi de vieilles connaissances que je m'amusais à imiter. Un ami, dont les poches renfermaient tout ce que peut offrir le plus complet magasin de bric-à-brac : fils de fer, vieux clous, tenaille, vis, bouts de chandelle, que sais-je ? et qui possédait un instinct surprenant d'ingénieur-mécanicien, après m'avoir plus d'une fois ouvert la porte de notre salle de police, après m'avoir construit de petits bateaux que, le soir, je mettais à la voile dans ma cuvette, me fit une arbalète, mais si mignonne et de tir si franc, que je l'emportais dans toutes mes promenades. Pour éviter les chaleurs de l'été, souvent nous allions faire la méridienne dans un bois. Je m'écartais des autres, gagnais le taillis le plus touffu, et là, me fixant comme ennemi et comme but, un arbre, distant d'une trentaine de pas, l'arbalète à la main, je m'en approchais en rampant ainsi qu'un Peau-Rouge, me

couvrant de tous les accidents du terrain, blocs de pierre, buissons, touffes d'herbe. Arrivé tout près, sans être jamais aperçu, je mettais en joue. Lorsque la flèche atteignait l'arbre, je poussais un cri de triomphe, et bondissais hors de ma cachette pour aller détacher du sapin ou du mélèze, suivant le cas, une bande d'écorce, que je suspendais à ma ceinture comme la chevelure du vaincu...

Hélas ! tous ces retours vers un trop aimable passé renforçaient l'éloquence du petit diable qui me soufflait à l'oreille: « prends un roman! prends un roman ! » J'eus mille peines à tenir bon, et ce fut d'une voix bien faible que, mon tour arrivé, je demandai un « livre sérieux »

On me donne *Çà et Là* par Louis Veuillot. La couverture était sombre, le dos en peau : j'eus mauvaise opinion du contenu. Cette opinion se maintint après lecture de quelques pages. Je n'y voyais rien d'échevelé ni d'in vraisemblable partant rien de beau. Seules deux petites compositions trouvèrent grâce à mes yeux : « L'Astrée » spirituelle et fraîche peinture d'un romanesque amour, et le « Battage de Penvenant, » tableau dont j'aimais la simple vérité. Dans la dernière, un vers surtout me frappa. Je ne l'ai pas encore oublié. Il donne une idée du goût que m'avaient formé les lectures légères. L'auteur demande à un fervent de Bacchus, que le maniement du lourd fléau met en nage :

..... Par quel art nouveau,
De ton corps plein de vin, fais-tu sortir tant d'eau ?

Je ne trouvais rien de mieux que ce vers dans tout le volume.

Après *Çà et Là*, le *Parfum de Rome* eut le don de m'agacer. « Pourquoi ces prétencieux versets ? ce ton bigot ? » disais-je. L'Introduction de *Rome et Lorette* m'intéressa beaucoup, mais, dès que le chapitre de la conversion fut entamé, je plantai le bouquin, en lui faisant le même reproche qu'au précédent : « Pourquoi ce ton bigot ? »

Je pensais avec mon temps que, lorsqu'on a le malheur d'avoir de la religion, au moins n'en faut-il rien laisser paraître. Tel était le sentiment des *habiles* : maintes réflexions empreintes, à l'égard de l'Eglise, de cette ridicule indépendance, chère à l'orgueil et à la sottise, et accompagnées d'un sourire de béate suffisance que je prenais pour un spirituel sourire, m'avaient renseigné là dessus. Les raisonnements de Veillot m'embarrassaient bien un peu, mais je souriais, et, d'un air entendu, je lui disais : « A d'autres ! »

Bref, ses livres, que maintenant je relis pour la dixième lois, en y savourant toujours de nouvelles beautés de pensée, de sentiment, d'expression, je les mettais alors au dessous de la plus petite nouvelle, tant soit peu « vivante », c'est-à-dire passionnée. A ceux qui me demandaient une appréciation je répondais : « Si Veillot avait lu Féval, il écrirait mieux que ça ».

Le procès du livre sérieux était perdu, et pour de longues années peut-être, sans la persévérance de M. le Bibliothécaire. Quand je lui rapportai *Rome et Lorette* en abîmant l'auteur, il me railla doucement et me tendit un *Mélanges religieux, historiques*,

politiques, littéraires, par... Louis Veillot. - « Avec son Veillot ! » murmurai-je, furieux.

Je déposai le livre au fond de mon casier, bien déterminé à l'y laisser jusqu'à la semaine suivante, où je le rendrais sans l'avoir lu. Un examen arriva sur ces entrefaites, qui m'inspira soudain une incomparable ardeur pour la lecture de tout ce qui n'était pas matière à étudier. Le *Mélanges* revint à la lumière du jour. Je l'ouvris au hasard et tombai sur une « Réponse à l'abbé Gaduel. » Dès les premières lignes, je sentis que les romans étaient « coulés ». Mon esprit devinait un prodigieux comique, mon intelligence, un maître, mon cœur un ami dans le joyeux batailleur. Je m'attachai à lui comme à Féval et plus. J'étais guéri.

Le service qu'il me rendit à cette époque, je l'apprécie tous les jours davantage. Plus je l'étudie et plus me paraît profond le mal causé par les romans. Ils atrophient et faussent l'intelligence ; exaltent autre mesure l'imagination ; développent la sensibilité d'une manière désordonnée et malade, qui nous fait souffrir pour des riens et nous laisse froids lorsque nous devrions réellement souffrir. Ils nourrissent les passions, affadissent l'amitié. Dans les rêves qu'ils suggèrent, la volonté, oisive, perd son ressort.

Le lecteur de romans n'est préparé à rien de grand ni d'utile. Pour lui le bonheur est dans les biens de ce monde, dans les affections humaines, dans la satisfaction des vues ambitieuses ou de plus grossiers appétits. — Le bonheur n'est point là.

Au bord d'une fausse ouverte, j'ai pesé, et jugé, l'effrayante et odieuse vanité de l'ambition, le rire

ignoble des viveurs, le mensonge de nos bruyantes vertus, l'inanité de tout ce qui n'a que la terre pour horizon. Et j'ai demandé de l'air.

Je dis que le bonheur n'est point là.

O Veillot ! c'est toi qui m'arrachas aux lectures légères, c'est toi qui me fis voir dans la vie autre chose qu'une lutte désespérée et jalouse pour les jouissances, les honneurs et les richesses ! Tu as élargi mon cœur pour y faire entrer l'amour de Dieu, de l'Eglise, le respect et l'amour des pauvres, la soif du dévouement. O ne permets pas que, dans les rudes assauts de ma carrière future, ces nobles passions en sortent jamais ! Souvent le découragement est venu : ta parole enflammée toujours me releva en me montrant le but. Grâce à toi je ne puis plus tourner le dos au Calvaire. Lorsque, les yeux fixés sur la divine souffrance, j'entends les haineuses clameurs de l'ignorance et du vice, j'éprouve un immense besoin de proclamer ma foi. Une seule prière s'échappe alors de mes lèvres : « O Christ ! donnez à mon cœur assez de force pour accepter tous les sacrifices, à ma voix la puissance qui lui manque, pour appeler à vous tous mes frères souffrants ! »

Le bien que tu m'a fais, je voudrais que tu le fisses aux plus petits de mes condisciples, et pour cela je voudrais leur apprendre à te connaître. Je voudrais leur dire les belles qualités de ta riche nature, surnaturalisées par la grâce et servies par la meilleure plume de France. Je voudrais leur dire ta foi inébranlable, la constance de ton dévouement, le courage loyal de tes attaques indignées ou railleuses, la virile sensibilité de ton cœur, et, spectacle rare dans un siècle où

tant d'hommes lèchent le talon fangeux qui les souille et les écrase, la profondeur de ton humilité alliée à la plus noble indépendance de caractère.

Hélas ! pour embrasser un tel sujet le temps et la capacité me font également défaut. Il m'est impossible de relire les œuvres dont je parlerai, je ne les ai lues qu'en amateur ; impossible de consulter des critiques, de réfléchir et de mûrir mes appréciations. Je suis d'ailleurs trop valaisan pour me donner tant de peine. En pareille occurrence, le plus sage serait sans doute de me taire. Mais, tout assiégé que je sois par les examens, la reconnaissance envers un ami, auquel j'ai tant d'obligations, et l'espérance, peut-être illusoire, de faire quelque bien, me déterminent à tenter cette petite sortie dans le domaine des souvenirs.

Que le lecteur me soit indulgent. Je ne prétends pas lui offrir une étude, mais une courte préface aux travaux qu'on a faits sur le grand homme. Autrefois j'aurais voulu tout dire, car je croyais être seul au monde à le connaître : en Grammaire et Syntaxe, je pensais avoir découvert Veillot comme La Fontaine avait découvert Baruch. Maintenant, je me bornerai à rappeler des souvenirs, dont tout le mérite est la sincérité d'impression. S'ils gagnent un seul admirateur à mon Ami, j'aurai bien employé mon temps.

MATHEY